J. M. Barrie

Cher Brutus

(Dear Brutus)

Traduction française de
Anne-Hélène Landaret

Répertoire Britannique

Editions du Brigadier

Nous sommes un soir d'été, la nuit de la Saint-Jean. Plusieurs personnes, sans lien apparent, ont été réunies dans sa maison par Lob, un hôte des plus étranges. Il leur propose une promenade nocturne dans une forêt magique qui a la propriété de donner à chacun de ceux qui s'y risquent une seconde chance, la possibilité de vivre à nouveau leur vie et de prendre de nouvelles et meilleures décisions. D'abord maussades et réticents, les convives se laissent finalement tenter...

Bien que le titre de la pièce soit une citation du *Jules César* de Shakespeare (« La faute, cher Brutus, ne revient pas à nos étoiles, mais à nous-mêmes... »), c'est indéniablement au *Songe d'une Nuit d'Été* que fait penser cette fantaisie poétique douce-amère.

Sir James Matthew Barrie (1860-1937), plus connu sous la signature de J. M. Barrie, est un écrivain écossais universellement célèbre pour avoir créé le personnage de Peter Pan. En France, sa notoriété se limite trop souvent à cette seule œuvre, alors que dans les pays anglo-saxons, il compte parmi les dramaturges de premier plan, à l'égal de ses contemporains Oscar Wilde ou Bernard Shaw. Des pièces comme L'Admirable Crichton, Rosalinde, Un Baiser pour Cendrillon *ou* Cher Brutus *illustrent la diversité de son talent.*

Prix : 13,50 €
ISBN : 978-2-487987-06-7

9 782487 987067

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

M. Dearth

M. Purdie

M. Coade

Matey

Lob

Mme Alice Dearth

Mme Mabel Purdie

Mme Coade

Joanna Trout

Lady Caroline Laney

Margaret

Acte I

Une pièce plongée dans la pénombre. Elle est révélée si subrepticement par le rideau qui se lève que s'il y avait une souris sur la scène, elle y est encore. Nous cherchons à prendre au dépourvu nos deux personnages principaux : l'Ombre et la Lumière.

La pièce est si obscure qu'elle est presque invisible ; mais au fond de cette obscurité se trouvent des portes-fenêtres à travers lesquelles nous voyons le jardin de Lob baigné par le clair de lune. L'Ombre et la Lumière, représentées par cette pièce et ce jardin, sont parfaitement immobiles ; mais nous devrions sentir que ce n'est que la trêve au cours de laquelle de vieux ennemis s'observent avant d'en venir aux mains. Le clair de lune, en se glissant parmi les fleurs pour leur donner ses dernières instructions, leur a mis un sourire aux lèvres ; mais c'est un sourire plein de menaces pour les habitants de l'obscurité. Nous nous attendons maintenant à voir le clair de lune ouvrir doucement les fenêtres afin de pouvoir murmurer quelque chose à un complice situé à l'intérieur de la maison — complice dont le nom est Lob. Cependant, bien que nous puissions être certains que tout ceci ait été sur le point de se produire, rien ne se produit ; l'agitation des habitants de l'obscurité l'empêche.

Sans rien soupçonner, ceux-ci se trouvent dans la salle à manger, et, alors qu'une porte communicante s'ouvre, nous les entendons s'amuser. Plusieurs ombres enténébrées apparaissent dans l'embrasure éclairée et hésitent en haut des deux marches qui descendent vers la pièce obscure. Les imaginations les plus fertiles peuvent se représenter, au même moment, un bruissement parmi les fleurs. La passe d'arme a commencé, mais pas comme nous l'avions prévu.

Des voix. —

Avancez, Coady : ouvrez la voie.
Oh là là, je ne vois pas pourquoi je devrais y aller la première.
Honneur à la plus gentille.
C'est une drôle de maison si j'y suis la plus gentille.
C'est une drôle de maison.
Ne fermez pas la porte ; je ne vois pas où est l'interrupteur.
Par ici.

Les ombres avancent en tâtonnant. Heureusement, elles ne réalisent pas qu'avant que la nuit ne se termine, elles reviendront ici à tâtons, épouvantées. Quelqu'un trouve un interrupteur et illumine la pièce, ce qui donne l'impression que le jardin a reculé d'un pas, comme s'il avait été battu durant ce premier combat. Mais il ne fait qu'attendre son heure.

Se trouve ainsi révélée une pièce d'apparence inoffensive qui, pour une demeure de célibataire, a tout du charmant salon de maison de campagne. Elle regorge de ces petites touches féminines qui sont si souvent mieux appliquées par une main masculine. Rien dans cette pièce n'est hostile aux dames, à moins que ce ne soient les fleurs coupées qui proviennent du jardin et sont peut-être de connivence avec lui. La cheminée aussi peut sembler un peu suspecte. Elle a été creusée dans un mur épais qui pourrait avoir été érigé bien avant les autres, et qui est probablement la caverne où Lob, quand il est seul, s'assied pour soliloquer, enveloppé de fumée bleue. Il est aussi à l'aise près de cet âtre qu'un lutin s'y cachant parmi les ombres ; mais il l'est moins dans le reste de la pièce - et quand il la regarde, par exemple sur le chemin solitaire vers son lit, il est fréquent que ce regard soit long et intense, avant que Lob ne laisse échapper un petit rire inconfortable.

Cinq femmes. Une seule d'entre elles est âgée, cette Mme Coade qu'une voix dans l'obscurité a déjà déclaré être la plus gentille. Elle est bel et bien la plus gentille, même si la voix n'en était pas bon juge. Coady (comme on l'appelle familièrement et comme on appelle aussi son mari, chacun ayant pu ainsi répondre au nom de l'autre depuis de nombreuses années) est une vieille dame tout en rondeurs, avec un sourire rayonnant qui la suit depuis son enfance. Si elle devait vivre jusqu'à cent ans, elle ferait croire au recenseur qu'elle n'a que quatre-vingt-dix-neuf ans. Il n'y a aucun autre vice que sa vie placide n'ait érodé jusqu'à le faire disparaître, et elle n'a qu'un seul reproche à faire au Coady masculin, le reproche incongru d'avoir, depuis longtemps, oublié sa première épouse. Notre Mme Coady n'a jamais connu cette première épouse, mais c'est elle seule qui regarde parfois son portrait et préserve dans leur maison certains souvenirs d'elle, comme une mèche de cheveux bruns que le Coady masculin, à l'humeur douce et égale, avait dû chérir un jour, mais qu'il a maintenant oubliée. Cette première épouse avait été un peu boiteuse, et au cours de leur brève vie conjugale, il lui avait apporté avec sollicitude des repose-pieds, et il s'y était tellement habitué qu'après un quart de siècle avec notre Mme Coady, il lui apporte toujours des repose-pieds, comme si elle était boiteuse elle aussi. Mme Coady a cessé de froncer les sourcils et le prend comme une attention bienveillante, bien qu'un peu étourdie ; et de fait, avec les années, elle a développé un boitillement compatissant.

Des quatre autres femmes, toutes jeunes et d'une grande beauté, deux sont mariées. Mme Dearth est grande, avec des yeux brûlants et des désirs ardents. Des monstres obscurs se tiennent en embuscade dans les labyrinthes de son esprit. C'est une gitane au visage de marbre, avec une voix rauque d'autant plus belle qu'elle retient sa colère — et qui donne donc fréquemment sa pleine mesure. Lorsque les autres dames sont rassemblées en conclave, elles l'appellent la Dearth. Mme Purdie est une compagne moins dangereuse pour un homme avec peu de caractère. Elle intercède avec douceur et cherche à obtenir ce qu'elle veut en posant sa tête sur l'épaule de l'être aimé, tandis que la Dearth serait capable d'atteindre son but avec un pistolet. Joanna Trout est un esprit plus brillant que l'une et l'autre. Lorsque ses sentiments ne sont pas en jeu, sa silhouette et son visage sont joyeux ; mais elle peut les congédier tous deux au moment important, dès qu'elle entend le mot « amour ». Alors Joanna frémit, son sens de l'humour fait un arrêt cardiaque, et le plus commun des hommes peut tenter sa chance. Il nous reste l'allure dédaigneuse de Lady Caroline Laney, fraîchement sortie de cette école extrêmement sélecte où l'on apprend à prononcer les r comme des w. Rien d'autre ne semble y être enseigné ; mais pour faire un beau mariage, rien d'autre n'est nécessaire. Toute femme qui prononce ses r comme des w trouvera un compagnon ; cela fait écho à tout ce qu'il y a de chevaleresque en l'homme.

Une galanterie surannée nous amène à accepter que chacune de ces dames estime elle-même sa propre valeur ; mais heureusement, cette évaluation leur est favorable dans chaque cas. Ceci se réfère à l'évaluation qu'elles font d'elles-mêmes jusqu'aux vingt-deux heures de ce soir où nous les avons rencontrées pour la première fois ; l'évaluation pourrait avoir temporairement changé lorsque nous nous séparerons d'elles demain matin. Ce que leurs miroirs disent à chacune d'elle, c'est : un adorable visage, non pas d'une beauté classique, mais débordant de cette vivacité charmante qui est le meilleur type de féminité à l'anglaise ; voici une femme qui a vu et vécu bien plus que ce que sa nature réservée trahit au premier abord ; elle sourit à l'occasion, mais derrière cette concession, la contrôlant d'une manière rien moins qu'adorable, rôde ce soupir qu'on appelle Connaissance ; un visage étrangement intéressant, mystérieux ; son épitaphe pourrait être : « Si j'avais été un homme, combien d'aventures aurais-je pu vivre avec celle qui repose ici ! »

Ces dames se ressemblent-elles à ce point ? Elles le nieraient toutes, donc nous devons en juger par nous-mêmes. Au moment de leur apparition dans le salon, elles se ressemblent du moins en ce qu'elles ont un intérêt commun. À peine la porte de la salle à manger est-elle fermée que la détermination se lit dans leurs yeux ; curieusement, c'est alors qu'elles se sont débarrassées des hommes que le drame commence.

ALICE DEARTH, *qui a le caractère le plus sombre mais aussi le plus courageux.* — Nous ne devons pas perdre une seconde. Je crois que notre décision est prise ?

JOANNA. — C'est le moment.

MME COADE, *tout à la fois ravie et consternée.* — Oui, c'est maintenant ou jamais ; mais avons-nous le droit de le faire ?

ALICE. — Certainement ; et ce, avant que les hommes n'entrent.

MABEL PURDIE. — Ne pensez-vous pas que nous devrions attendre les hommes ? Ceci les concerne autant que nous.

LADY CAROLINE, *qui manque de chance car sa première réplique ne comporte aucun r.* — Mais Lob est avec eux. Si nous nous décidons à l'action, il faut que nous le fassions maintenant.

MME COADE. — Est-ce bien honnête vis-à-vis de Lob ? Après tout, il est notre hôte.

JOANNA. — Bien sûr que ce n'est pas honnête vis-à-vis de lui, mais allons-y, Coady.

MME COADE. — Oui, allons-y !

MABEL. — Madame Dearth est en train de s'en occuper.

ALICE, *qui rédige un télégramme.* — Bien sûr que je m'en occupe. Vous êtes bien sûres que les hommes ne viennent pas ?

JOANNA, *partant en éclaireur.* — Oui ; votre mari est en train de boire un autre verre de porto.

ALICE. — Je n'en doute pas. Que l'une d'entre vous sonne, s'il vous plaît.

C'est l'audacieuse Joanna qui sonne.

MME COADE. — Pauvre Matey !

LADY CAROLINE. — Il méwite amplement ce qu'il va wecevoiw.